

Vous avez dit « Franc-maçonnerie » ?

Didier Desor,

Grand Collège des Rites Écossais – Grand Orient de France.

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais au cours de cette intervention, aborder le sujet de la franc-maçonnerie, qui pour beaucoup, est quelque chose de mystérieux, de vaguement inquiétant, avec des connotations complotistes. Je vous parlerai surtout de la maçonnerie adogmatique, telle qu'elle est pratiquée dans ma propre Obédience, le Grand Orient de France.

1 – le matériel, c'est bien, mais pas suffisant

Jetons un instant un regard autour de nous : Nous vivons une époque formidable : Notre espérance de vie n'a jamais été aussi grande, en 10 heures d'avion nous pouvons nous rendre en Chine, en quelques secondes nous pouvons joindre un ami à l'autre bout du monde, je pourrais multiplier les exemples à l'infini ; si nous en avons les moyens, dans nos pays occidentaux, tout va bien au plan matériel.

Mais *quid* de notre mental ? Dans nos sociétés si confortables, les dépressions et les troubles anxieux n'ont jamais été aussi nombreux : l'aspect matériel ne serait-il pas suffisant combler nos besoins ?

Nombreux sont ceux qui en viennent à douter du sens du progrès, et même du sens de leur vie ; confusément, ils ont l'impression que la vitesse, le culte de l'immédiateté, *les font passer à côté de choses importantes, emportés qu'ils sont par un monde qui va trop vite*, où on n'a plus le temps de se poser pour réfléchir ne serait-ce qu'un instant, à des choses comme :

- Qui suis-je vraiment ? (« *Une vie sans examen ne vaut pas d'être vécue* » disait Socrate)
- Comment connaître ce monde dans lequel nous avons été jetés ?
- Comment résister à tous ces prêts-à-penser que les obscurantismes de tous poils ne demandent qu'à nous fournir gracieusement ?
- Comment devenir non pas *acteurs* de nos vies (car l'acteur est celui qui joue le rôle qu'un autre a écrit pour lui), mais réellement *auteurs* de nos vies ?

À mon avis, ces questions relèvent de la spiritualité au sens large du terme.

Mais si on prononce le mot « spiritualité », attention ! Un peu de « psychothérapie » est nécessaire, car le mot « *spiritualité* » est devenu suspect pour beaucoup, depuis que les religions ont décidé qu'il leur appartenait, réalisant ainsi un véritable hold-up sémantique sur ce terme.

Mais personnellement je pense que la spiritualité n'est pas réservée à des êtres d'exception, qu'elle n'est pas inutile, et qu'elle n'est pas déconnectée de la vraie vie, celle où il faut travailler et faire les courses.

Juste un exemple. Lorsque nous faisons nos courses, nous pouvons nous poser des questions comme :

- Continuerons-nous de manger des fruits à contre-saison, cultivés et récoltés par des esclaves, dont beaucoup d'enfants ?
- Resterons-nous indifférents à la souffrance animale générée par l'élevage intensif ?
- Quels sont nos droits sur la Terre ?
- Ces droits, qui nous les a octroyés ? Et jusqu'où vont-ils ?

Ces questions relèvent de la morale, de la philosophie, donc de la spiritualité au sens large :

→ Donc:

Lorsque nous nous posons des questions qui dépassent la simple matérialité du quotidien ;

- Que nous faisons un pas de côté pour changer de perspective ;
- Que nous réfléchissons à la valeur de nos actes,
- Lorsque nous nous intéressons à la philosophie, la culture, l'art...

Bref : quand nous utilisons les plus hautes fonctions de notre cerveau, alors, un peu comme Monsieur Jourdain, qui faisait de la prose sans le savoir, nous évoluons dans le domaine spirituel, même si nous n'en avons pas vraiment conscience ...

Suivons donc le conseil de Kant : osons nous servir de notre entendement, devenons MAJEURS et AUTONOMES ! ...Tentons de devenir de vrais *Homo sapiens* et détournons-nous résolument de tous ces tartuffes qui voudraient nous dire ce que nous devons faire !

2) Oui mais : vouloir pratiquer la spiritualité, c'est une chose. Mais encore faut-il en avoir les capacités !

Mais justement, cette capacité, nous la possédons : les philosophes de l'antiquité avaient déjà abordé cette question, en cherchant comment nous améliorer aux plans de la connaissance et de la vertu. Mais c'est Jean-Jacques Rousseau qui a réellement créé la notion de perfectibilité humaine, cette propriété de nous améliorer sans cesse, reposant sur ce que les neurosciences actuelles appellent la *plasticité cérébrale*, cette propriété du cerveau de pouvoir se modifier à tout âge.

Avant Rousseau, nous étions soumis au destin, au hasard, au bon vouloir des dieux, au cycle infernal de la chute, de la rédemption et du salut. Après Rousseau, nous devenons capables de progresser ! Donc, pas de complexes !

3 - Nous sommes donc capables de nous perfectionner, reste à savoir comment.

- Seul, dans son coin : avec des livres ? Des *tutos* sur internet ? Sous la direction d'un gourou ? En faisant retraite dans un monastère ? Au sommet d'une montagne ?
- N'oublions jamais que nous sommes des animaux sociaux, que cette vie en société nous est nécessaire pour nous rendre pleinement humains.
- Nous pouvons alors nous investir dans des associations : c'est tout-à-fait respectable et bénéfique, et nombre d'entre nous le font, et c'est très utile.
- Et y a aussi l'engagement maçonnique : « *La Maçonnerie vous aide à sortir du pays d'ignorance, de préjugés et de superstitions et vous éloigne ainsi de la servitude et de l'erreur* » dit un de nos rituels : ne sommes-nous pas dans la spiritualité au sens large ?

5 - Qu'est-ce que la Franc-maçonnerie ?

Je voudrais maintenant dégonfler certaines « fakes news ». (Ce chapitre est considérablement inspiré de l'ouvrage de François Cavaignac « La Franc-maçonnerie en 101 questions, sans tabou »).

PRENONS UNE DÉFINITION DE BASE : LA FRANC-MAÇONNERIE EST UNE SOCIÉTÉ DE PENSÉE INITIATIQUE, TOURNÉE VERS LA SOCIÉTÉ.

5.1 - LA FRANC-MAÇONNERIE EST TOURNÉE VERS LA SOCIÉTÉ

La Franc-maçonnerie a un but ambitieux : améliorer l'Humanité matériellement, moralement, spirituellement, en améliorant d'abord les êtres humains qui la composent. À la lecture quotidienne des journaux, on peut penser que c'est utopique ! Peut-être, mais l'espérance est une grande qualité, et c'est toujours elle qui a fait avancer le Monde !

La maçonnerie travaille donc « *au perfectionnement intellectuel et social de l'Humanité* ». Et à chaque tenue, on entend cette formule : « *Ils répandront à l'extérieur les vérités acquises dans le Temple* ».

5.2 - LA FRANC-MAÇONNERIE EST UNE SOCIÉTÉ DE PENSÉE

- Sa philosophie est une **philosophie de la Raison et de la Liberté**.
- Qui promeut les **valeurs humanistes** héritées des Lumières du 18^{ème} siècle.
- Qui n'oublie jamais de considérer les **valeurs** et les **aspects moraux** des choses.
- Qui met en exergue le **perfectionnement individuel** dans un **cadre collectif** par une méthode basée sur le **symbolisme** et la **pratique de rites** : nous y reviendrons.

Dans les constitutions d'Anderson de 1723, on pouvait lire : « *la FM doit devenir le CENTRE D'UNION entre des personnes qui auraient pu demeurer à une perpétuelle distance* », c'est-à-dire que rien ne prédisposait à ce qu'ils se rencontrent un jour.

Les francs-maçons se réunissant régulièrement (2 fois par mois), des liens apparaissent très vite entre les membres car, lorsqu'on est **protégés par le SECRET**, qui interdit de divulguer ce qui se passe en Loge, on peut se livrer en toute authenticité, dire ce qu'on n'oserait jamais dire en public, prisonniers que nous sommes des conventions sociales. Et, dans le **silence absolu** qui est la règle, l'écoute des autres se doit d'être *a priori BIENVEILLANTE* (ce qui n'empêche pas les débats animés !).

Ainsi se construit une **FRATERNITÉ** : « *l'amour fraternel [est] le fondement et la pierre angulaire, le ciment et la gloire de cette ancienne fraternité* ».

**** 3- LA FRANC-MAÇONNERIE EST UNE SOCIÉTÉ DE PENSÉE INITIATIQUE**

**** L'initiation** est un fait social quasi-universel (depuis les religions à mystères de l'antiquité jusqu'aux initiations des *Confréries de taste-andouilles*, de *Gousteurs de vin* et même des *Amateurs de Frites fraîches* actuelles, et à l'Université, la soutenance de la thèse).

En Franc-maçonnerie, le terme « *initiation* » doit se comprendre sous un double sens :

- D'abord, c'est la cérémonie qui marque l'entrée en franc-maçonnerie, et donc le **début** d'une nouvelle aventure.
- Mais c'est aussi, par la suite, l'**évolution permanente**, le **PERFECTIONNEMENT PERSONNEL**, **qui naturellement n'aura jamais de fin**, et qui en maçonnerie constitue un **DEVOIR**.

Passons maintenant en revue quelques termes fondamentaux qu'on rencontre également en franc-maçonnerie :

LA LIBERTÉ :

Constitution du GODF « *Considérant les conceptions métaphysiques comme étant du domaine exclusif de l'appréciation individuelle de ses membres, [la Franc-maçonnerie] se refuse à toute affirmation dogmatique* » : c'est l'application stricte de la Liberté de Conscience.

L'ÉGALITÉ :

Dans une Loge, la seule hiérarchie est celle des offices. Les officiers de la Loge (son « Conseil d'Administration ») sont élus au scrutin secret : le Président (le « Vénérable »), les « Surveillants », l'Orateur, le Secrétaire et les autres. Le symbole utilisé ici est le NIVEAU. Comme l'écrivait toujours Anderson en 1723 : « *les francs-maçons sont comme des Frères sous le même niveau* ».

LA SOLIDARITÉ :

Elle est directement inspirée des anciennes corporations de métiers, qui mutualisaient leurs moyens pour se protéger ; la pratique de la solidarité est un devoir, elle fait partie du serment prêté par l'impétrant lors de l'initiation. D'ailleurs, un des Officiers de la Loge est l'*Hospitalier*, chargé de prendre des nouvelles des membres et d'informer la Loge des problèmes qu'ils pourraient rencontrer.

LA TOLÉRANCE :

C'est une attitude qui admet que l'autre (avec qui nous pouvons ne pas être d'accord) dispose néanmoins d'une part de vérité. La pratique de la tolérance peut parfois être difficile. Mais à nouveau le SECRET qui protège les débats, et le SILENCE qui doit régner pendant les prises de parole, facilitent grandement cette Pratique.

LE TRAVAIL :

C'est encore un **devoir** pour le franc-maçon : une Loge est symboliquement un **chantier** ; et à la fin de chaque tenue, il est solennellement rappelé que « *l'heure du repos n'est pas arrivée* »...

Au GODF, et pour de nombreuses obédiences, on peut ajouter la **LAÏCITÉ**, car il est admis que la paix sociale ne peut exister sous l'égide des religions. Naturellement, il s'agit de l'expression des comportements publics : dans la sphère privée, chacun peut croire en ce qu'il veut et pratiquer la religion de son choix ou n'en pratiquer aucune ; les seules limites sont ici celles de la Loi.

À ce stade de la réflexion, deux remarques :

*1- Tout ceci est peut-être banal, mais ne croyez-vous pas, lorsque vous lisez le journal, que nous en sommes souvent bien loin ?

*2- Bien sûr, je vous ai présenté une vision idéale de la Franc-maçonnerie. En réalité, les êtres humains restent toujours des êtres humains, et des dérives sont toujours possibles : l'appétit de pouvoir est toujours présent, et la solidarité peut dégénérer en lobbyisme... Mais en général les obédiences sont vigilantes et sont dotées d'une instance judiciaire qui réprime ces fâcheuses dérives.

LE SYMBOLISME

Dans la Loge, on a coutume de dire : « *Ici tout est symbole* ». Le nom même de la Franc-maçonnerie en dit long : historiquement, dans les îles britanniques, on trouve l'existence de Loges corporatistes dans les métiers de la construction, dès la fin du 14^{ème} siècle. Ces organisations, à une époque où le travail revêtait un caractère sacré, défendaient les intérêts de leurs membres, faisaient régner la discipline dans le métier et contrôlaient l'avancement des apprentis et des compagnons en exigeant de grandes qualités.

Par la suite, soit par incorporation progressive de membres non maçons (pour des raisons de prestige...) ou par la création *de novo* de Loges complètement extérieures au métier, mais fonctionnant selon les mêmes principes, la franc-maçonnerie évolua de **l'opératif** vers le **spéculatif**, pour devenir cette société de pensée que nous connaissons aujourd'hui. Pour ses travaux, la franc-maçonnerie utilise un grand nombre de symboles tirés du métier (le ciment, la pierre angulaire, le niveau ...); pourquoi ?

- Le symbolisme permet de transformer un objet en signe qui permet d'exprimer un concept : ainsi le niveau est associé à l'égalité.

- De plus, à partir d'un symbole primaire, on peut dériver une chaîne infinie de correspondances, qui peuvent se renforcer ou s'opposer. Un seul exemple : au centre de nombreux temples maçonniques, on trouve 3 piliers appelés Force, Sagesse, Beauté. Essayez de réfléchir sans contraintes ni préjugés sur ces symboles, et voyez où vous parviendrez, vous serez surpris.

- Et enfin comme chaque personne se laisse aller à des associations d'idées qui lui sont propres, la pratique du symbolisme, comme l'analyse des rêves, est une voie royale d'accès à l'inconscient et à la connaissance de soi.

Le travail sur les symboles est donc un moyen puissant pour alimenter une réflexion personnelle, et lorsque cette réflexion est menée dans un cadre collectif bienveillant, sous le sceau du secret, on entrevoit sans peine la richesse de ce qu'elle peut produire.

En fait, il est difficile de donner *ex cathedra* une idée de la réalité de ce processus : l'aventure maçonnique est intime, personnelle et difficilement communicable !

LES RITES (les gestes, les paroles, les attitudes ...)

Vus de l'extérieur, les rites maçonniques suscitent souvent l'incompréhension, voire même les sarcasmes.

Pourtant nous sommes des êtres de rites. S'il fallait n'en donner qu'un exemple, rappelez-vous, cet été, la cérémonie d'allumage de la flamme olympique en Grèce... En fait, tous les événements majeurs de la vie, personnelle ou sociale, de la naissance à la mort, sont toujours encadrés par des rites.

La caractéristique des rites maçonnique est qu'ils sont conçus pour concourir à son but, en voici deux exemples :

Ainsi, sans rompre le secret (car tout ceci est sur internet), on ne prend pas librement la parole en Loge. Il faut pour cela alerter le surveillant, qui en fait part au président, qui lui répond favorablement ou non, et finalement le surveillant vous donne la parole. Raconté comme cela, cela semble d'une complication et d'une lourdeur ridicules ; mais la sérénité des débats est à ce prix : pensez un instant à la cacophonie de certaines réunions, lorsque certains coupent la parole aux autres, ou tentent de couvrir leur voix par des hurlements...

Deuxième exemple : l'ouverture des travaux en Loge : il n'est pas question de débiter les travaux par un simple coup de maillet signifiant que « *la séance est ouverte* » ! L'ouverture des travaux est très lente, afin d'assurer une transition progressive mais efficace, entre le tohu-bohu, le culte de l'immédiateté du monde extérieur, et le calme, la concentration nécessaires à un travail de fond.

EN CONCLUSION :

Vue de l'extérieur, la franc-maçonnerie peut paraître anachronique, une occupation stérile pour des bourgeois qui veulent pimenter leur vie ; mais :

** Vu de l'intérieur, la période d'adaptation passée, on prend vraiment beaucoup de plaisir à fréquenter sa Loge.

** Que peut-il y avoir d'anachronique et d'inutile dans une institution dont la devise, en France du moins, est « Liberté, Égalité, Fraternité », à laquelle sont venues s'ajouter « tolérance », « solidarité » et « laïcité »...

Un laboratoire d'idées qui a inspiré les plus grandes évolutions sociales... Une institution qui voit les différences entre les êtres humains non comme des défauts répugnants, mais comme des sources d'enrichissement. Qu'y a-t-il d'anachronique dans une institution qui cherche à développer ce que chacun a de meilleur en lui, afin de l'aider à s'émanciper, à devenir autonome, comme le recommandait Kant ? Qu'y a-t-il d'anachronique dans une institution dont les pratiques sont actuellement copiées par les instituts de coaching ?

Ne pensez-vous pas que l'anachronisme, à l'heure où nous disposons de moyens techniques extraordinaires, ce sont ces régimes qui écrasent les individus, que ces totalitarismes prennent leur source dans la religion, dans la puissance financière ou simplement dans l'appétit pour le pouvoir ? Rappelez-vous la phrase de Montesquieu : « *Quand je regarde le Monde, je vois des heures de liberté et des siècles d'esclavage* ». Curieusement, ces régimes ont toujours cherché à éliminer la franc-maçonnerie, allez savoir pourquoi !

Voyez-vous, on pourrait soutenir que la franc-maçonnerie ça ne sert à rien ; effectivement, la franc-maçonnerie, comme la musique, la peinture, la littérature, ça ne sert à rien mais c'est essentiel, et si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer !

J'ai dit.

Didier Desor

Grand Collège des Rites Écossais – Grand Orient de France

Les hauts-grades sont-ils un espace de perfectionnement maçonnique ?¹

Baudouin Decharneux

Prof. ULB – maître de recherches du FNRS

Baudouin.decharneux@ulb.be

*à mes Philippe Liévin et Boris Nicaise,
quelques lignes sur un cheminement qu'ils affectionnent et pour lequel il se dévoue de façon
exemplaire*

La Parole biblique en tant que question

Quelque soient les Obédiences et leurs spécificités, et les derniers chiffres sur leur nombre et diversité dans le monde francophone sont assez affolants, les premiers degrés présentent de nombreuses similitudes. Ainsi, le cheminement initiatique au travers des grades d'apprenti, compagnon, maître, peut être lu comme un parcours privilégiant, l'introspection, l'écoute, la rencontre, pour déboucher sur une forme d'heuristique, un questionnement ouvert, privilégiant les idées régulatrices de liberté, d'égalité, de fraternité à l'adhésion à des dogmes et doctrines. Il va de soi que le ressenti par rapport à une telle « progression » est variable selon les personnes, leurs origines, leurs formations, bref, leurs différences. L'idée d'heuristique nous semble essentielle car c'est bel et bien sur un questionnement, que débouche l'élévation au grade de maître². La réponse que chaque maçon donne à cette question directement liée à la parole perdue est personnelle ; elle est déterminante pour la suite de son cheminement³

La question clé à laquelle le maître est confronté est celle de la Parole perdue. C'est bel et bien le *logos* au sens du prologue attribué à Jean dont il est ici question. Un texte essentiel pour l'intelligence de la franc-maçonnerie, malheureusement régulièrement passé « à la trappe » pour des raisons idéologiques et surtout l'ignorance galopante dans les matières qui touchent les humanités. Comme l'a bien montré Max Wientzen, le mot grec *logos* lui-même porte, telles des glyphes, l'équerre et le compas, qui, par le truchement de la conversion des lettres en nombre (lambda 30 et gamma 3), entraîne un rapport au nombre 33, âge supposé de la mort du christ dans ce texte⁴.

La question de la parole perdue est à l'origine biblique. Elle a un ancrage scripturaire étroitement lié au caractère performatif de la parole divine - « dieu dit (*yomer/davar*). et c'est » à la différence des mortels dont on sait qu'ils disent ne font pas toujours, tantôt en raison des contingences de la vie, tantôt pour des raisons liées à leur psyché -, ce qui indique que notre humaine nature entraîne *de facto*, une dissipation de la parole. Elle a un ancrage historique. En effet, lors de l'accession à la fonction de grand-prêtre par les Hasmonéens, après la fameuse révolte des Maccabées, une tradition rapporte que la vocalisation du mot

¹Je reprends dans ce travail des paragraphes de mon livre : *La franc-maçonnerie, une religion parmi d'autres ?*, Louvain-la-Neuve, PUL, 2019.

²On trouve souvent la distinction entre les idées d'initiation (apprenti), de compagnon (augmentation de salaire) et de maître (élévation). Certains auteurs soutiennent même qu'il est une seule initiation, celle d'apprenti. Il faut, nous semble-t-il, prendre garde à la confusion entre initiation et sacrement. L'initiation est un processus personnel et évolutif aussi la définir par un moment de rupture qui seul aurait une « valeur », est assez curieux.

³Elle n'est en rien figée puisque le cheminement autorise un changement, une évolution, par rapport à la question initiale.

⁴Cf. M. Wientzen, *Prologue de l'évangile de Jean, une approche linguistique et symbolique*, Bruxelles-Fernelmont, EME, 2010.

sacré (YHWH) fut perdue. Certains historiens soutiennent que les fameux Esséniens seraient à l'origine un groupe qui se sépara de cette évolution du judaïsme l'estimant illégitime. C'est de la double problématique de la Parole créatrice et de la Parole vivante dont il est ici question.

De tous les concepts emprunté par les auteurs chrétiens à la langue grecque, le *Logos* divin se distingue comme étant le plus complexe et le plus relevant du point de vue sémantique. Avant l'*évangile de Jean*, c'est dans l'œuvre de Philon d'Alexandre que le logos devient le lieu focal de pensée biblique. La Parole y est définie à la fois comme un concept juif et un concept grec. Du côté de la foi juive, comme nous l'avons déjà évoqué, il s'agit d'un concept inspiré de la notion de *davar*, un mot qui, en hébreu, désigne à la fois le mot et la chose et qui, dans le contexte spécifique de la création, autorise l'idée d'une immédiateté entre pensée divine et création. Quand Dieu dit, les choses (êtres) sont, en ce cas l'hébreu utilise un verbe spécifique (*bara*) qui restitue l'idée de création divine en une fulguration. Créer pour Dieu ou pour l'homme ne peut être confondu dans cette langue; aussi, le grec utilise *poiein*(créer) en jouant sur la notion de *poësis*(le poète est celui qui fait). Dans de nombreux cas, le silence de Dieu est donc amour puisque son silence peut être compris comme le nécessaire corollaire de la liberté de l'homme.

Du point de vue grec, la notion de *Logos* revêt trois significations : 1. Le *Logos* est le discours organisé conformément à un ordre logique. Il est donc parole philosophique par essence ; 2. Le *Logos* est un concept qui rassemble (cata-logue). Il organise conformément à un ordre choisi (par exemple par taille ou par ordre alphabétique) des phénomènes qui, sans lui, seraient perçus comme épars ; 3. Le *Logos* est le rapport entre les nombres (*logos*). On comprend donc qu'il fut en philosophie retenu comme essentiel, attendu que cette discipline prétend organiser le réel et exprimer le rapport unissant le visible et l'invisible. L'unité harmonieuse qu'imprime le *Logos* à la création, le sentiment de l'unité de celle-ci que l'on acquiert par la contemplation, entraîne chez Philon l'idée de sagesse (*sophia*) qui, telle une aura nimbant la Parole, illumine le monde et l'âme de beauté. Le logocentrisme philonien et johannique, pour conceptuel et structurel qu'il puisse paraître quand on l'aborde du point de vue philosophique, débouche sur l'intuition de la grâce sapientiale⁵.

La mort d'Hiram, sa résurrection au sein d'un groupe d'initiés dépositaires, de façon collective, de ses vertus et qualités, mais aussi la révélation initiatique qu'il refusa de donner sous la contrainte les mots du maître, peut être lue en parallèle avec cette lecture rapide de l'histoire du judaïsme et du christianisme des origines. Il n'est guère étonnant que nos lointains prédécesseurs, voyant l'analogie entre leurs instruments et la destinée du Christ, mesurant l'importance de la Parole structurante lorsqu'il s'agit de créer, virent dans le texte de Jean une sorte de préfiguration des bonnes pratiques associées à leur art. Il est important de noter que le *logos* conservait ainsi sa dimension énigmatique, questionnante, oserions-nous dire initiatique ? Cette façon de lire les Écritures était, déjà, une façon de prendre une distance assez évidente avec les querelles doctrinales et les enjeux théologico-politiques afférents.

Traverser les rites

A la lecture des lignes qui précèdent, on pourrait en arriver à la conclusion que la franc-maçonnerie serait une religion, certains théologiens, raffolant des idées clivantes, diront une « secte », parmi d'autres, confrérie qui se caractériserait davantage par son orthopraxie,

⁵ Cf. B. Dechameux, *Philosophie de la religion*, Bruxelles-Fernelmont, EME, 2012, p. 214 (sur Jean l'évangéliste : pp. 247-264. Nous proposons dans cet ouvrage une traduction personnelle du Prologue et un commentaire plus étoffé.

que par ses idées et doctrines⁶. Elle déploie en effet des structures rituelles, symboliques, mythiques, qui sont autant de manière de vivre, illustrer et expliquer *l'interaction entre le visible et l'invisible* orientant ce dispositif vers une idéalité aux contours flous qui n'en est pas moins exprimée par des idées comme celle de Grand Architecte de l'Univers, Etoile flamboyante, Résurrection d'Hiram..., pour ne citer que ces références bien connues au sein du monde dit « profane » par les Maçons.

Si l'on se réfère à la double étymologie du mot religion, *relegere* et *religare*, la franc-maçonnerie nous l'avons vu pourrait être considérée comme une religion (étymologie du *relegere*) de l'immanence unissant des personnalités diverses au sein d'une même communauté, surdéterminée du point de vue moral ; dans des cas plus spécifiques, certains rituels (on songe au *rite écossais rectifié* par exemple) autoriserait d'associer la maçonnerie à l'idée d'une transcendance (étymologie du *religare*), puisqu'il y est fait état d'une divinité avec laquelle l'homme peut entretenir un lien personnel. Cette double axialité permettrait de définir la franc-maçonnerie comme *une religion des philosophes*, à savoir une forme de religiosité à laquelle on adhère, non par l'éducation dans la petite enfance, mais par une liberté de choix que l'on gagne à l'âge adulte⁷.

Ces raisonnements, pour intéressants qu'ils soient, ne tiennent pas compte d'une dimension spécifique à la franc-maçonnerie qui hypothèque grandement leur pertinence. En effet, un Maçon *traverse* dans sa vie d'initié une série de rites, parfois en petit nombre s'il se limite au travail en loge bleue, parfois en grand nombre s'il fait le choix de poursuivre un cheminement dans les hauts-grades. Les engagements qu'il prend en traversant les rites sont tenus : 1. Ne pas les divulguer aux personnes extérieures à la confrérie en tenant compte du degré d'avancement de ses frères et sœurs (loi du secret) ; 2. Ne pas les transformer de son propre chef s'il doit un jour les transmettre (loi de la tradition) ; 3. Soumettre à aux initiés de son grade les idées qui lui viennent après avoir vécu le rite (loi de la fraternité). En aucun cas, son serment n'induit l'idée qu'il partage la teneur du rite et donc les idées que celui-ci véhicule ; on notera d'ailleurs que si l'on fait exception de quelques idées moralisantes, il n'est aucun message théologique ou philosophique structuré auquel il faudrait adhérer. Ainsi, pour être concret, un maçon peut fort bien être initié à un rite spécifique (dans un système de grade spécifique), ne pas en partager le contenu et poursuivre son cheminement vers des degrés dits supérieurs.

Les exigences de liberté, d'égalité et de fraternité, importantes au sein des Maçonneries continentales qui conurent à des titres divers un rapport avec l'esprit révolutionnaire, sont une orientation vers l'idée d'un humain évoluant et progressant. Les idées, telles les marionnettes de la chansonnette, font trois petits tours et puis en s'en vont. On pourrait alors ironiser en se demandant quel est le sens d'une telle prospective qui débouche sur idéalité aussi limitée. On peut objecter qu'elle est faible mais pas communément partagée. A un théologien qui nous disait un jour que la fraternité est d'une pauvreté affligeante par rapport à l'exigence d'amour du prochain et que la tolérance n'était que la relecture abâtardie du respect, nous avons rétorqué que ces deux idées, fraternité et tolérance, pour limitées qu'elles puissent paraître nous suffiraient, si elles étaient communément acceptées. Les idées en maçonnerie sont régulatrices, elles ont pour vocation de questionner. En ce, il nous semble que la Maçonnerie est une enfant des Lumières dans la mesure où elle laisse aux adeptes le

⁶Baudouin Dechameux « Hérésies, sectes et mystères des premiers siècles de notre ère » dans Alain Dierkens et Anne Morelli (éd.), *Sectes et « hérésies », de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2002 (*Problèmes d'histoire des religions*), p. 29-43.

⁷ B. Dechameux, *La religion existe-t-elle ? Essai sur une idée prétendument universelle*, Bruxelles, Ed. de l'Académie, 2012 (chap. 1).

choix adhésion à des idées conçues comme transcendantes ou transcendantales. C'est donc un dépassement de soi dont il est question.

Une hodologie prométhéenne

Dans les lignes qui précèdent, nous avons présenté la franc-maçonnerie comme un cheminement, une hodologie, à savoir une certaine logique visant à expliquer comment se rendre d'un point à un autre. On pourrait peut dire un « art du cheminement », même si le propos est clairement apologétique et, nous le concédons volontiers, et sans doute fort scolaire. En effet, l'idée du cheminement qui serait avant tout un idéal *en soi* qu'il convient de dégager de l'obsession de l'arrivée (téléologie) ou du résultat (efficience), relève d'une forme d'idéal prométhéen assez communément acceptée par bon nombre de francs-maçons. L'idéal prométhéen, intrinsèquement lié l'origine du genre humain, jette les bases d'une autre façon de lire le monde. L'homme serait un animal voué au progrès et à la confiance en la possibilité d'une trajectoire susceptible d'améliorer sa condition. Plus intéressant encore, cette idéalité est constitutive d'un *paradigme novateur* fondé sur une double paradoxalité : d'une part, l'homme aurait été favorisé par un double don, directement issu du patrimoine divin, la science et le feu ; d'autre part, il lui aurait été dévoilé que, sans éducation, et donc art de gérer la vie commune, le cadeau Prométhéen aurait été inopérant⁸. C'est donc la mise en perspective du progrès et le questionnement sur sa portée, qui opère la scission entre l'animalité et l'humanité. Héros civilisateur, Prométhée est aussi celui qui indique le caractère équivoque du progrès ; or, c'est bien du citoyen (*civis*) celui de la cité idéale maçonnique et donc de civilisation (l'art de vivre avec autrui au sein d'une collectivité donnée, dont il est ici question.

L'idéal prométhéen fut certainement à l'origine des avancées majeures dans les sciences et dans les arts. S'il serait fastidieux d'énumérer ses multiples déclinaisons, - on songe à l'Alexandrie antique, la Constantinople impériale, à la Bagdad des Abbassides, l'Andalousie des Omeyyades, aux ordres clunisien et cistercien, à la Renaissance florentine, aux érudits de la Réforme, à la *Royal Society*, aux Lumières pour ne citer que ces périodes emblématiques qui marquèrent des progrès significatifs tant sur les plans scientifique, méthodologique, artistique -, il n'en reste pas moins que c'est bel et bien l'idée, certains diront peut-être l'idéologie, du progrès qui innerva ces avancées significatives de la pensée, ce qui entraîna une modification significative du rapport que l'homme entretient avec la diversité phénoménale qui l'entoure. L'idéal prométhéen réside moins dans l'ingéniosité humaine, qui est peut-être considérée comme universelle, que dans l'importance donnée à la méthodologie et dans la confiance déposée dans son rôle créatif. C'est le rapport de la pensée, en ce compris sa dimension créative dans son rapport avec le réel, dont il est ici question. L'idéal prométhéen est avant tout un paradigme.

Les Anciens n'ont pas tout dit et pas tout inventés ; toutefois, ils conçurent une méthode ou plutôt ils mirent toutes leurs énergies à déployer des méthodologies afin de s'approprier la relation au monde, de la maîtriser et d'en tirer les leçons et pratiques susceptibles d'améliorer la condition humaine. Bref, ils dégagèrent la pensée de l'anecdotique, qui aussi narcissique, pour poser l'exigence d'universalité⁹. Il résulta une forme d'optimisme méthodologique autorisant l'homme à se projeter vers l'avant, postulant que sa maîtrise de réel ne cessera de s'améliorer au fil de temps, que des nouvelles inventions viendraient bouleverser sa condition.

⁸ E. de Beukelaer et B. Decharneux, *L'urgence humaniste. Plaidoyer pour une nouvelle Renaissance*, Renaissance du Livre, 2016, p.

⁹ Cf. B. Dechameux, *Narcisse entre le visible et l'invisible. Essai autour d'un reflet symbolique*, Louvain-la-Neuve, PUL, 2019.

C'est ce que nous nommons l'idéalité hodologique en l'opposant à la fascination téléologique. Hodologique car s'intéressant davantage au cheminement à la quête, qu'à la finalité de celle-ci (*telos* : but) car si le mot méthodologie (**med-hodos*) invite à l'idée de cheminer avec ou à côté de, il invite aussi à cheminer en balisant la route. La pensée des bâtisseurs suit une logique de repères ; elle permet ainsi d'aller d'un point vers un autre en mesurant, en balisant, en contrôlant. Elle jette les bases d'une quête qui n'est plus simplement une épopée, en ce compris le sens unique et exclusif qu'une telle prospective induit, mais qui est aussi reproductible, autrement dit, qui peut être systématisée¹⁰. Lorsque Parménide d'Élée met en scène la quête de la connaissance menée par un jeune philosophe, il ne donne aucun nom à la déesse vers laquelle tendent les efforts de son héros, il met l'accent sur le cheminement accordant même à celui-ci une dimension érotique. *Le philosophe serait ainsi l'artisan de son propre cheminement*. La philosophie surdétermine dès ces origines l'hodologie par rapport à la téléologie.

Chacun connaît la façon dont Ératosthène (276-194) mesura la circonférence de la terre avec une marge d'erreur qui laisse confondre un chercheur contemporain attendu la faiblesse des moyens technologiques dont il disposait. Un bâton à Alexandrie et un objet à Syène (Assouan), l'observation de l'ombre portée à une heure donnée, le solstice d'été en l'occurrence, le calcul de la distance entre les deux cités... L'angle est de 7°2. La preuve est donc faite qu'on peut calculer avec une précision satisfaisante, moins d'un pourcent d'erreur, la circonférence de la terre. Reste à mesurer avec exactitude la distance entre les deux villes. Une tradition rapporte que le pas du chameau étant extrêmement régulier, ce fut grâce au précieux vaisseau du désert, que l'astronome établit la distance précise de cinq mille stades entre les deux cités situées l'une en basse et l'autre en haute Égypte. Qu'importe si ce propos rapporté est véridique, il est peut-être sujet à caution du point de vue historique, il indique cependant que, sans la mesure du chemin, il n'est aucune proposition scientifique valide. Il n'est en conséquence aucune pensée scientifique sans protocole ; rien ne peut entrer dans le champ du savoir sans que la méthode ne soit validée au préalable¹¹.

Organiser l'art de raisonner serait donc ainsi intimement lié à la volonté de cheminer et de mesurer la sente que l'on parcourt. Il ne s'agit pas uniquement d'aller quelque part, par exemple en flânant ou errant, et d'en tirer jouissance, avantage ou gloire ; il convient d'être capable d'y aller, d'en revenir et d'y retourner. Mieux, de permettre à l'Autre de faire de même, comme si la valeur de la découverte dépendait plus de la façon dont on en rend compte, dont on restitue les modalités de son accomplissement, que de l'avancée qu'elle représente en soi. Les Grecs n'ont pas tout dit ; ils ont dit comment tout dire.

L'idéal prométhéen peut être considéré comme le paradigme sur lequel se fondèrent les projets les plus stimulants conçus par l'être humain. En dépit des multiples régressions que connut l'élan vers la civilisation, rien ne fut en mesure d'hypothéquer la créance que les hommes placèrent dans le don que leur fit le titan clairvoyant. Est-il besoin d'insister ici sur la Renaissance pour montrer que le caractère paradigmatique de la Grèce en tant qu'idée fondatrice d'un certain rapport à l'humanité fut à l'origine d'un des plus beaux élans vers *la libre pensée*. Ce n'est pas tant l'efflorescence des arts et des techniques qui retient notre attention, mais bien *la prospective humaniste et la systématisation du raisonnement critique dans les sciences*. La Réforme luthérienne et, dans son sillage la fascination qu'elle exerça sur le christianisme en général, met l'accent sur la confrontation aux sources, notamment bibliques, dans leur langue originale. Il s'agit moins pour des savants comme Luther (1517-1586), Melancthon (1497-1560), Jean Calvin (1509-1564) de bouleverser que de retourner aux fondements. La naissance de la liberté d'examiner et de la liberté de conscience est sans

¹⁰ On songe par exemple à la quête de *Toison d'or* ou à l'*Odyssée*.

¹¹ Lorsqu'on aborde les pensées antiques, il est sans doute préférable d'utiliser de l'expression « pensées épistémiques » en réservant le terme scientifique aux pensées incluant la notion d'expérimentation.

conteste un héritage du monde grec¹². Examiner librement, progresser sur soi-même, douter de l'évidence, c'est la première ligne de fracture d'avec le religieux. Les hauts-grades invitent à ce cheminement qui, somme toute, suggère que *le religieux donne à penser*. C'est le pari philosophique. La philosophie peut englober le religieux ce que la religion ne saurait faire. C'est ce pli qui est significatif du cheminement des hauts-grades. La confusion classique entre hauts-grades et « religions » ou religiosité, relève de la non-compréhension du primat philosophique du projet. Non seulement l'initié peut interpréter sa quête, mais il peut à mesure où il « progresse », changer sa perspective sur le cheminement. On notera au passage que cette liberté rompt de façon incontestable avec les systèmes religieux classiques. Il s'agit d'une césure¹³.

Une orientation

L'orientation hodologique de la franc-maçonnerie peut être, par analogie, associée à l'idée du chemin vers Compostelle, non qu'un maçon se doive d'effectuer une telle pérégrination comme naguère les hippies en route vers leur Orient nommé Katmandou, mais bien en raison de l'étrange prospective qui fut à l'origine de ce voyage vers l'opposé de l'Orient que constitue la route vers le tombeau de saint Jacques. Qu'il nous soit donc permis de faire un détour sur les sentes des autres voies séculaires pour expliciter notre étrange propos. Compostelle est à la mode. Et pas uniquement en raison de la mobilisation identitaire lancée par Jean-Paul II en 1989. Un certain nombre de francs-maçons ont parcouru les chemins qui mènent vers le sanctuaire de saint Jacques en Galicie. L'affirmation peut sembler curieuse près de ceux qui voient dans le catholicisme l'ennemi, le meilleur ennemi, des loges.

Quel diable, qu'on nous pardonne l'expression, les pousse ainsi sur les routes européennes pour tendre vers un but qui a priori devrait être étranger à leurs préoccupations philosophiques ? Certes, de nombreux francs-maçons ont un côté « bobo » alors pourquoi pas sacrifier au genre pour vivifier les discussions lors des longues tenues d'hiver ? Bien sûr, Compostelle est une aventure à la portée du troisième âge et les Maçons dans leur grande majorité ne sont pas des bambins. Puis, convenons-en, il est bien quelques catholiques nostalgiques en loge qui s'amendent de leurs turpides en portant un sac à dos. Notre soupçon est que les remarques qui précèdent sont anecdotiques ; elles masquent sous le couvert de l'ironie quelque chose de plus fondamental. Au risque de choquer les sociologues et anthropologues qui s'intéressent de plus en plus à ce nomadisme d'un autre type, nous soutenons que cette quête s'inscrit dans une trajectoire plus traditionnelle qu'il n'y paraît.

On sait que le pèlerinage vers Compostelle date du Moyen Âge, et qu'il suscita, dès les origines, l'inquiétude des autorités religieuses. Ces particuliers, des laïcs pour la majorité, de toutes conditions sociales, arpentant sur les routes pour gagner la Galicie, paraissaient trop libres pour être de bons catholiques. Cet engouement, réaffirmer une présence de la « vraie foi » sur des terres chrétiennes du nord de la péninsule ibérique, derniers lambeaux de la chrétienté, dans un monde dominé politiquement par des seigneurs musulmans, était suscité et, pour tout dire politique, mais sa rapide réappropriation dans le cadre d'une quête spirituelle non encadrée par l'Église, était problématique en soi. En effet, les fidèles se mettaient en

¹² B. Decharneux, « Quelques avatars antiques de la conscience et de ses projections artistiques en Occident », dans *Religions et art* (Dierkens Alain, Perperstrate Sylvie et Vanderpellen-Diagre Cécile, eds), *Problèmes d'histoire des religions* T. XX, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 2010, pp. 31-39.

¹³ On peut soutenir à cet endroit la thèse que la franc-maçonnerie des hauts-grades préfigurent l'idéalité des droits de l'homme dans la mesure où elle suggère structurellement la possibilité d'inscrire son idéalité et d'en changer lorsque le sentiment ou la raison entraîne une autre lecture du monde (art. 18 de la Déclaration universelle).

route, au risque de rencontrer les croyants dissidents, osons le mot d'hérétique, raisonnant sur leur propre conception de la foi, échappant par le mouvement qu'ils imprimaient à leur corps à l'emprise du cléricalisme sur le champ des consciences. Ainsi, le chemin vers Compostelle fut à la fois religieux et une façon de s'affranchir du religieux. Certains laïcs s'autorisaient le luxe de devenir acteurs de leur propre spiritualité ; ils osaient penser que l'homme peut être *l'artisan de son salut*. Certes, le propos était chrétien ; les pèlerins étaient les esprits religieux, toutefois, ils s'affranchissaient des « fonctionnaires de Dieu » préfigurant ainsi les Réformateurs de la Renaissance.

En se désorientant, le pèlerin s'oriente. La marche vers l'occident, vers Jacques, vers le Finistère, annonçait le retour vers son pays, son terroir, une façon de se réorienter, de reprendre la route vers soi-même sur d'autres assises plus solides car éprouvées par le temps de chemin. On a pu dire une façon de prier, nous dirions aussi de méditer, avec ses pieds. Le contact avec les forces de la nature, et il peut être douloureux, est aussi un mode de transformation de soi (alchimie). Un philosophe japonais osa dire un jour que les occidentaux ne s'intéressent guère à ceux-ci car ils sont trop loin de leur tête ; les pèlerins attestent du contraire créant en eux les conditions de l'apparition d'un espace autre que celui du quotidien, ils sont les adeptes d'une épuration mouvante.

A la différence de l'immense majorité des pèlerins contemporains, le marcheur revenait chez lui, faisant en sens inverse le chemin vers son lieu de vie. Il se réincarnait. Le retour consistait tout simplement *redevenir soi-même*. Retrouver la conscience de soi ; devenir son propre compagnon. Cette simplicité du regard, cette réorientation se confond de toute évidence avec l'existence qui est faite de chemins, d'errances, d'allées qui ne mènent nulle part, puis de rencontres, de découvertes, d'étonnements. Marcher vers l'Orient au retour de Compostelle s'était réintégrer sa demeure et celle-ci par définition n'est à nulle autre pareille. Sans oser parler d'une quête de la subjectivité, on peut discerner dans cette boucle orientée l'inscription d'un mouvement au corps, la trace signifiante d'un effort. Tout travail n'est pas malédiction, tout effort n'est pas vanité, l'homme peut s'affranchir du déterminisme. Cette circularité signifiante ressemble à s'y méprendre au symbolisme circulaire de l'Écossisme.

Ligne, cercle et spirale

Le chemin est de prime abord linéaire. Il devient circulaire. Est-il un au-delà du cercle ? A l'instar, du chemin vers Compostelle que nous venons d'évoquer, il est une circularité à savoir un retour vers le point de départ, un renouveau par rapport à ce qu'on était déjà. Cette symbolique du retour évoque, métaphoriquement, à la fois la symbolique du serpent et celle de la spirale. En effet, il s'agit de « faire peau neuve tout en restant soi-même », à l'instar d'un cycle spécifique de la vie animal qui se perpétue au travers des barrières du temps ; il s'agit aussi d'accomplir un cycle, la métaphore est ici végétale, et semblable aux composantes végétales de la nature renaître et croître au fil des saisons. On sait que la combinaison des métaphores de la reproduction animale (élevage) et du cycle de la croissance et de la décroissance des végétaux (agriculture) fut constitutive de nombreuses systèmes initiatiques traditionnels¹⁴.

Dans le cas de la franc-maçonnerie, une société initiatique construite sinon inventée du moins fortement remaniée entre la fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle, l'association du végétal et l'animal est assez évidente et ce d'autant plus que la symbolique du

¹⁴ Sur la symbolique du serpent : Dechameux Baudouin, « Les circonvolutions allégoriques du serpent d'airain », *Problèmes d'histoire des religions*, 23, 2016, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, pp. 93-106.

Temple de Jérusalem où des sacrifices animaux étaient pratiqués (parvis) et des oblations végétales étaient offertes (Saint) invitait à une réflexion en ce sens. Les deux modes de circularité qui retiennent ici notre attention, l'éternel retour de la naissance des animaux et de la poussée des végétaux sont assez finement combinées au fil du parcours initiatique maçonnique et ce dans divers jeux de rituels. Du côté végétal les symboliques de l'acacia (bois réputé imputrescible), du laurier (symbole apollinien de la victoire), de l'olivier (symbole athénien de la sagesse), du cèdre (symbole de la pérennité), du blé (symbole de vie), du vin (symbole de la joie fraternelle), pour ne citer que ces végétaux importants dans les rites, sont récurrentes. Du côté animal, la logique sacrificielle de l'homme, celle du juste martyrisé, est aussi sans cesse évoquée : Hiram est tué par les mauvais compagnons et est hâtivement inhumé sous un tertre sur lequel est planté une branche d'acacia (violence injuste/crime lié aux passions), c'est dans une grotte près d'une source et d'un chien qu'un des criminels est sauvagement assassiné (justice sauvage/crime lié à la vengeance), c'est pour la maçonnerie qu'un des adeptes accepte de donner son sang symboliquement s'entend (violence assumée/crime lié au don), la figure de Jésus comme agneau de Dieu et donc victime innocente de la violence humaine est sublimée (violence absurde/crime lié à la dénonciation volontaire de la barbarie), la figure de Jacques de Molay est dans certains hauts-grades citée (violence d'État/crime lié à la violence politique). C'est donc le sacrifice qui retient l'attention dans ces derniers exemples et la dénonciation des mécanismes insidieux qui mènent à un déni : celui de la reconnaissance de l'humanité.

Peu à peu l'adepte est conduit au centre du cercle. Les rituels maçonniques n'exigent pas de parcourir éternellement un cercle, tel l'animal névrosé longeant les barrières du zoo où il est emprisonné, l'aménagement des symboles n'est pas une ménagerie... Cette découverte des arcanes symboliques peut être définie comme *une phénoménologie menant à l'intuition du caractère humaniste du chemin*, l'homme de Vitruve vient à l'esprit, à savoir de caractère régulateur de l'idée d'homme lorsqu'il s'agit d'appréhender la mouvance du monde en général et la multiplicité des postures anthropologiques. L'initié est en quelque sorte « happé » au centre du cercle, aspiré et inspiré, qui devient spirale comme s'il était une autre dimension qu'il convient de découvrir à mesure où l'on chemine dans le temps, l'espace, l'histoire, la tradition... Comment définir ce centre qui, par définition, ne peut être que diffus puisqu'il n'est jamais désigné ou nommé au fil des degrés. La fameuse lettre G (sur laquelle on peut épiloguer longuement) oriente déjà la réflexion en ce sens, dès le degré dit de compagnon, elle ne cesse d'affirmer sa récurrence au fil des rites.

La première idée qui vient à l'esprit lorsqu'on s'intéresse à la symbolique de la spirale, est d'associer le centre de celle-ci à Dieu. Un dieu dont le nom ne serait jamais dit qui serait en quelque sorte le frère divin jumeau du Tétragramme YHWH que les francs-maçons dénommeraient, le Grand Architecte de l'Univers. De fait de nombreux maçons dans le monde acceptent cette idée qui coïncide d'ailleurs avec leur foi monothéiste. Il n'en reste pas moins qu'ils sont maçons et qu'en conséquence, ils ont jugé opportun de poursuivre leur réflexion ailleurs que dans leurs Églises respectives qui ne se privent pas de parler, prêcher, chanter, le Dieu dont elles s'estiment les dépositaires, les intermédiaires, les chantres... Pourquoi donc en passant de l'affirmation, de façon générale les traditions religieuses se présentent comme sachant le fin mot théologique du « mystère divin », au non-dit au sein d'une confrérie qui s'ingénie à exposer un mystère qui n'en reste que plus opaque à mesure où l'on progresse en son sein ? *La question comme méthode, le silence comme proposition*¹⁵. Telle est la quête des hauts-grades quand il s'agit de Dieu.

On peut avancer ici l'hypothèse que la franc-maçonnerie ressemble à une gnose¹⁶. Non à la façon de certaines gnoses antiques qui opposait durement le bien et le mal en dépréciant la

¹⁵ Une façon d'apprendre que se taire n'est en rien faire silence ?

¹⁶ Sur la gnose : B. Dechameux, *Philosophie de la religion, Op. cit.*, EME, 2012 (chapitre saint Augustin).

matière qui serait le lieu où une intelligence maléfique se déploierait ; il s'agirait plutôt d'une gnose dans le sens d'un processus visant, au travers de l'accumulation des connaissances au sens large (abstraites et concrètes), à dévoiler à l'adepte sa « véritable nature ». Transparaît alors, en filigrane, un humain cherchant (science), questionnant (philosophie), étudiant (tradition). Les références religieuses, philosophiques, symboliques, historiques, anthropologiques, scientifiques, philologiques, combinées aux présentations de recherches personnelles, invitent à vivre l'idée que « rien de ce qui est humain n'est étranger au Maçon » lorsqu'il s'efforce d'unifier ce qu'il a glané au fil des initiations. La ligne d'horizon ne cesse de se dérober mais il n'est pas incongru que le voyageur, notre fameux pèlerin, aille de l'avant vers le but qu'il s'est assigné. La gnose maçonnique postule sans doute que l'absolu est une quête... En ce, elle est à sa manière une transfiguration, au sens étymologique du vocable, de l'idéalité chevaleresque. Une idéalité mobile, qui d'ailleurs peut être plurale au fil du temps, qui est supposée modifier le sujet en profondeur mais aussi l'aider à transformer le monde où il se trouve. Devenir et construire.

Déisme, théisme, athéisme, agnosticisme

La franc-maçonnerie n'est pas une académie. Il n'en reste pas moins qu'elle apparut à une époque où la mécanique classique d'Isaac Newton, était la théorie scientifique dominante. Rappelons ici que, si Newton ne fut certainement pas franc-maçon lui-même, son assistant Jean-Théophile Desaguliers fut membre de l'Ordre et une des figures dominantes qui participa à l'organisation nouvelle qui allait être la sienne au début du XVIII^e siècle. L'idée d'une mécanique céleste devint en conséquence fort commune. Voltaire, peut-être inspiré par Descartes, dit poétiquement : « L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer, Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger ».

Jean Calvin, Leibniz, Locke, Newton, Wolff, qui furent peut-être inspirés par un texte latin de Cicéron, suggèrent que l'univers est régi par les lois d'un Grand Architecte, il n'est donc étonnant que dans plusieurs textes maçonniques (*Drumfries* 4, 1710 ; *Constitutions of the free-masons*, 1723), il soit question d'un Architecte ayant créé ou du moins ayant paramétrisé le monde *more geometrico*. Les francs-maçons de l'époque associèrent ce créateur et organisateur à la figure de Jésus, force est toutefois de constater qu'ils firent l'économie de la citation de son nom dans les premiers écrits. La double découverte des rouages (engrenages de l'automation) et des probabilités (faire un choix parmi des possibilités) avait radicalement changé le regard que les philosophes portaient sur l'ordre cosmique et l'économie du monde. Des corps pouvaient se mouvoir sans âme (les automates), l'univers pouvait être en mouvement sans référence au divin (lois de la physique dont la gravitation), le monde pouvait être sans providence (autonomie des étants et donc de l'homme). Le débat touche essentiellement l'idée d'économiser la providence comme hypothèse de travail.

La Maçonnerie naissante ne fut pas le lieu de perfection fantasmé par certains de ses chantres - le lieu où toutes les diversités s'exprimaient dans un élan humaniste vers la liberté, l'égalité et la fraternité -, les lectures iréniques de la Maçonnerie ne résistent pas à la cruauté des études historiques ; toutefois, elle fut un lieu qui chercha les modalités pratiques d'une cohabitation possible entre des classes sociales, des postures religieuses, des opinions philosophiques, qui ne frayaient que rarement les unes avec les autres. Les femmes étaient exclues mais des loges françaises créèrent la Maçonnerie d'adoption, les juifs ne pouvaient être initiés dans certaines loges mais ils furent initiés dans d'autres, les aristocrates se réunissaient entre eux dans certaines villes de même que les ecclésiastiques ou les bourgeois mais ces loges se reconnurent et timidement prirent l'habitude de se rencontrer

sporadiquement, certaines loges n'initiaient les athées tandis que d'autres osèrent le geste... Le processus fut évolutif... et il n'est pas terminé.

Si, pour les Maçons comme pour les autres, aller vers son semblable est demeuré longtemps une utopie, du moins on leur concédera qu'ils s'appliquèrent en ce sens et qu'ils n'étaient pas embarrassés par le nombre de ceux prétendant concurrencer une telle prospective. Un Maçon quelque peu taquinme disait un jour avoir atteint le mythique degré écossais de 33^e. Il osa l'affirmation suivante : « trente-trois fois, ils m'ont parlé de Dieu, j'espère que maintenant, ils vont me parler de l'Homme ». Nous eûmes l'audace de citer un jour cette phrase devant un parterre garni de nombreux Maçons et ils ne prisèrent guère la plaisanterie. Ceux qui ont trouvé n'aiment pas ceux qui cherchent... Quand la symbolique de la construction s'estompe, celui des décorations « latomiques » prend le relais. Contrairement à toute attente le dernier en date fut le pape François qui lors d'un discours prononcé à Turin, il y faisait l'éloge de Dom Bosco devant une assemblée de jeunes chrétiens, n'hésita pas à dire qu'en ce temps-là, entendons le XIX^e siècle, les forces sataniques étaient à l'œuvre, les francs-maçons étaient à l'œuvre¹⁷. Ce discours, fort relâché et marqué par l'oralité, n'en reste pas moins emblématique d'une incompatibilité.

Alors que le pontife romain venait de s'attaquer aux méfaits des fascismes et communismes du XX^e siècle, il s'en prend directement à la franc-maçonnerie (il est vrai du XIX^e siècle ; or, il ne peut ignorer que de nombreux francs-maçons furent victimes des systèmes totalitaires précités, crimes qui furent d'ailleurs passés sous silence par une Église davantage inquiète pour ses ouailles, et ses intérêts, que pour l'ensemble du genre humain. Si le Pape est souvent brouillé avec la logique et la dialectique dans ses discours, ce qui le rend d'ailleurs plutôt sympathique, une telle lecture erratique de l'histoire est fort inquiétante. Un simple coup d'œil sur internet et les sites adeptes de la théorie du complot devrait inciter les autorités religieuses, le propos excède largement l'espace limité du Vatican, à plus de nuances sous peine, une fois de plus, de cautionner des violences à venir. Il est des silences d'une violence insoutenable ; est des allusions potentiellement criminogènes. L'ignorance et la haine ont un point commun : l'abolition du sens critique.

La question du Dieu transcendant , révélé, paternel et Tout -Puissant ayant transmis ses commandants dans des textes sacrés fut définitivement enterrée lors du célèbre débat oxonien entre Thomas Henry Huxley (1825–1895) et Samuel Wilberforce (1805–1873) est en quelque sorte le moment culminant de cette entreprise de déconstruction idéologique . En effet, alors que Charles Darwin avait publié son célèbre ouvrage sur l' *Origine des espèces* en 1859, le monde des savants se divisa tout d'abord scientifiquement , puis polémiquement , autour des conclusions qu'il convenait de déduire de cette nouvelle théorie si on se hasardait à l'appliquer à l'espèce humaine . Huxley, surnommé « le bouledogue de Darwin » défendit avec énergie les thèses de ce dernier . Lors d'un célèbre débat qui se tint à Oxford le 30 juin 1860, à l'invitation de la *British Association for the Advancement of Science*, Wilberforce ironisa sur les parents d'Huxley , s'interrogeant quant à savoir de qui son interlocuteur tenait son côté simiesque ; celui-ci rétorqua préférer descendre d'un singe plutôt que d'un homme instruit utilisant sa culture et son élo - quence au service du préjugé et du mensonge . Même si la teneur du débat et les ré parties demeurent sujettes à caution du point de vue historique , cette réplique fit le tour du monde . Éclairé par la raison , le citoyen de l'État moderne fut ainsi compris comme susceptible de s'affranchir d'une religion , volontiers considérée comme une forme de superstition rationalisée , pour accéder à un état plus avancé de conscience associé au concept de raison. Un certain héritage de la Révolution française et une volonté de séculariser la société sont perceptibles au travers de cette forme de lecture du mot « religion ». Or,

¹⁷ « A la fin du XIX^e siècle, les conditions de la jeunesse étaient terribles. La franc-maçonnerie dominait et l'Église ne pouvait pas faire grand chose. Il y avait l'anti-cléricisme et même le satanisme... Ce fut l'un des pires moments et des pires endroits de l'histoire de l'Italie... (Pape François, 21 juin 2015, Turin) ».

Huxley était celui qui avait inventé le mot « agnostique » agacé qu'il était au sein d'une société philosophique savante d'entendre les uns et autres se ranger complaisamment dans une boîte (I am platonist, I am aristotelist, I am ...), notre impertinent polémiste s'était exclamé « I am agnosticist ». La boutade prit un tour sérieux dans années qui suivirent¹⁸.

Et l'athéisme ? Depuis des siècles le mot existait en philosophie et les Anciens déjà le prisait. L'athée au temps antique est celui qui nie l'existence des dieux (une hypothèse qui fut rarement prise en considération), la providence divine (une thèse défendue par les Épicuriens notamment), le fait de commercer avec les dieux (une propension au trafic qui caractérise toutes les Églises des dispendieux sacrifices sanglants aux pesantes Indulgences renaissantes...). Puis le temps passa et certains hommes eurent l'audace de nier l'existence de Dieu lui-même, on songe au « militaire philosophe », au curé Meslier, à d'Holbach, à Sade, pour n'énumérer que quelques penseurs illustres.

L'athéisme au sens scientifique ne saurait être mieux expliqué qu'en citant de dialogue qui opposa le célèbre mathématicien Laplace et le fougueux Napoléon Ier. Alors que l'empereur l'invectivait sans ménagement sur un livre consacré sur le système de l'univers, sans qu'il évoquât jamais l'idée de Dieu, Laplace aurait répondu à son impérial interlocuteur « Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse ». On se saurait mieux définir l'athéisme philosophique qui récusé en doute l'idée de Dieu et donc décentre l'esprit critique hors du système où il se déploie pour s'autoriser le droit d'y porter crédit ou non. Les philosophes jusqu'à l'époque classique « font système » en englobant jusqu'à l'idée de Dieu qu'il intègre dans leurs raisonnements ; les penseurs contemporains s'extraient de la logique du système suggérant du coup que Dieu est une question.

Conclusions ouvertes

On le voit, du point de vue de l'histoire de la philosophie, la franc-maçonnerie classique était à la pointe des interrogations sur le divin. C'est l'obligation du questionnement qui fait sans doute dire à Anderson que « athée stupide (non défini ici) » ne peut devenir Maçon sans qu'il faille prendre la restriction comme une injure. Pour faire écho à la recherche des grades de perfection, il apparaît qu'une telle posture n'est nullement une imposture en Maçonnerie. On peut parcourir ces grades sans pour autant être croyant. Ceci ne cesse d'intriguer même au sein du monde maçonnique anglo-saxon qui a pourtant jeté les bases d'une telle prospective. C'est sans doute une spécificité de la Maçonnerie continentale que d'avoir mis en évidence la compatibilité de leurs arcanes avec des convictions agnostiques ou athées. La réflexion métaphysique ne doit pas être confondue avec la foi...

Lors d'une conférence sur la franc-maçonnerie, un certain nombre de représentants de diverses religions étaient présents pour faire la réplique, nous avons rapidement énoncé l'idée qu'un des caractéristiques de la Maçonnerie était son exigence de tolérance. Certains d'entre eux avaient alors pertinemment commencé le propos en relevant qu'il s'agissait d'un concept minimaliste. Les grandes traditions monothéistes défendent l'idée de « l'amour du prochain » et, dans certains cas, répondant à l'injonction du Christ puissamment relayée par l'esprit franciscain, « l'amour des ennemis ». Nous fûmes perplexes. La nuance est de taille et elle mérite que l'on s'y attarde.

On peut objecter que les grandes religions ne firent pas preuve d'une extrême rigueur sur ce point de doctrine au fil de leur histoire si l'on juge par le cortège de violences qu'elles autorisèrent, toutefois la grandeur d'un idéal ne peut être entièrement dépréciée par son

¹⁸Sur la laïcité et sa diversité : B. Dechameux Baudouin et J.-L. Wolfs, avec la collaboration de D. Delaunois et C. Glorieux(éds.), *Neutre et engagé. Gestion de la diversité culturelle et des convictions au sein de l'enseignement public belge francophone*, E.M.E, Bruxelles-Fernelmont, 2010 [1^{er} Prix de l'enseignement 2012, de la Fédération Wallonie-Bruxelles ; voir nos articles dans le volume et les bibliographies afférentes].

oblitération récurrente. Les contradicteurs avaient certainement raison, la franc-maçonnerie propose une idéalité sociale fort différente. Le métier de constructeur, nous l'avons souligné, entraîne de modifier les lignes du paysage, l'objet du travail n'est pas de se sauver en sublimant ses travers mais bien de contribuer à l'émancipation des hommes en général¹⁹. Une telle ambition ne peut être sans modestie. La tolérance est déjà un pas en avant.

Ce n'est pas la justice divine au-delà des frontières de la mort qui préoccupent les Maçons, quoique la question soit préoccupante sur le plan spirituel, mais bien le devenir de l'humanité *ici et maintenant*. La liberté, l'égalité, la fraternité, sont une affaire d'immanence. Nul ne s'oppose, espérons-le, à ce que des références transcendantes enrichissent le débat, mais ces idées du point de vue de la construction de la société concernent les vies terrestres.

Ouvriers dans un temple en construction, les Maçons ne sont ni des prêtres, ni des prédicateurs, ni des fidèles, ils sont des ouvriers issus du monde et vivant dans le monde. La modestie de leur idéal correspond à celle de leur condition. De l'apprenti au grade dit le plus élevé rien ne change puisque tout a changé... Les grades de perfection, hauts-grades, sont une des façons de vivre ensemble un questionnement.

¹⁹L'idée est de Jean Verdun dans *La nouvelle réalité maçonnique*, Paris, Albin Michel, 2001.